



FEAR OF A FEMALE PLANET

CARA ZINA
KARIM HAMMOU

STRAIGHT ROYEUR :
UN SON PUNK, RAP
ET FÉMINISTE

Né de l'association d'une disquaire punk énervée, Virginie Despentès, d'une étudiante bohème, Cara Zina, d'un guitariste anarchiste, Gilles, d'un graffeur agité, Hashan, et d'un passionné de P-funk, MC, Straight Royeur est un groupe de punk rap féministe qui a sévi de 1989 à 1992 en France et alentour.

C'est la rencontre improbable de deux filles déterminées à faire entendre leur voix et de lascars à la rage contenue. C'est le punk rock qui se réinvente au contact du hip-hop.

Premier laboratoire créatif de l'écrivaine Virginie Despentès, Straight Royeur laisse des textes pétris de révolte et des images jamais publiées. *Fear of a Female Planet* retrace, à travers le témoignage de ses membres, l'histoire de ce groupe et son apport inédit au paysage musical français.

Par Cara Zina, autrice d'*Heureux les simples d'esprit* et de *Handi Gang* (Libertalia), et Karim Hammou, sociologue au CNRS et auteur d'*Une histoire du rap en France* (La Découverte).

« Rapper des textes engagés sur une guitare saturée, c'est la mission qu'on s'était donnée, Virginie et moi, fin 1989. On tâtonnait, quand le premier café hip-hop de France, le Cool K, a ouvert. L'activisme musical de Public Enemy nourrissait l'envie de renouveler notre pratique féministe. À explorer leurs références, l'analogie entre racisme et sexisme devenait évidente. »

Nada éditions
contact@nada-editions.fr

Contact presse :
Rachel Viné-Krupa
rachel@nada-editions.fr
06 71 44 28 93

Diffusion : Hobo Diffusion
contact@hobo-diffusion.com

Distribution : Makassar
contact@makassar-diffusion.com



que ça lui ferait du bien de prendre des responsabilités. Elle était grande, virile et drôle, elle me fascinait. En revanche, j'avais du mal avec le directeur : quand je refusais ses avances, il faisait courir le bruit que je tripotais les petits garçons sous la douche. Je commençais à regretter d'être restée quand celle que je surnommais la Grande m'a prise sous son aile :

« On partait en stop boire des coups au village en oubliant le couvre-feu, on allait se baigner à vélo dans le lac glacé en oubliant nos maillots, on voulait adopter ensemble un gamin de la colo, une graine de racaille d'à peine six ans qu'on retrouvait au rayon érotique du dépôt de presse dès qu'on le quittait des yeux, on attendait juste notre majorité, on n'allait plus se quitter. J'avais appris les Trotskids, L'Infanterie sauvage, et surtout Bérurier Noir qu'on chantait à tue-tête en pédalant sur les routes de campagne : "À l'âge de douze ans / ils t'ont qualifié / d'enfant délinquant / petit meurtrier / et à quatorze ans / t'étais alcoolique / en camp de redressement / et les coups de trique..." »¹

Au retour, on est devenues inséparables. Virginie occupait une grande pièce au sous-sol chez ses parents, ça faisait comme un studio indépendant. Je mangeais chez elle, je dormais chez elle. Elle m'a fait découvrir les plats préparés basses calories, on en mangeait deux ou trois par repas. Elle me faisait écouter de la musique, lire des textes, découvrir des fanzines. J'ai détesté mes cheveux au fer à repasser. J'ai fabriqué des pochoirs pour graffiter

18



¹ Extrait de Caro Zina, *Heureux les simples d'esprit*, Robert Laffont, 2008 ; réédition Librairie, 2016.

19 Mars 2008

conseil municipal Graffiti sur les façades des immeubles ravales

Halte aux maniaques de la bombe... à peinture

Le maire n'a pas hésité à brandir l'article R20 du Code pénal ! Il prévient des peines d'emprisonnement et d'amende pour les maniaques de la bombe à peinture. Les coloux auteurs de graffiti qui sévissent actuellement commencent par hantiser sur les murs ravales de la ville.

La chasse au graffiti est ouverte : trois suspects 24 h à l'ombre

La police a décidé de frapper fort contre les auteurs de graffiti. Suspectés d'avoir bombé les murs de Nancy, un jeune homme de 19 ans et deux jeunes filles de 16 et 17 ans viennent d'en faire les frais. En passant 24 heures à l'ombre.

Le journal local, "L'Est Républicain", relaté nos exploits.



90

Gilles

« On a débarqué à New York, en 1988, avec ma copine de l'époque, avec nos sacs à dos, sans trop savoir où on allait. On est sortis du métro à Jersey City. On était vraiment sur une autre planète. C'était bien populo, beaucoup de Blacks, pas mal de Polonais, ça grouillait de monde, on sentait que c'était nerveux, tendu. On allait chez des potes qui habitaient à un kilomètre de là, dans un coin un peu pourri. On était à pied, c'était genre 22 heures, et on ne savait pas trop comment les gens allaient nous accueillir. On n'a pas arrêté de croiser des bagnoles avec du rap à fond les manettes. Et surtout Public Enemy, les sirènes de Public Enemy en permanence, dans toutes les bagnoles. Les potes chez qui on était étaient hyper politisés, anarchistes, mais un peu déglingués, pas des militants du genre à être encartés. Ce qui les faisait kiffer, c'étaient les trucs surréalistes, les dadaïstes. Ils prenaient le rap pour une expérience de cet ordre, ça les intriguait. Une des copines était allée voir Public Enemy en concert à Harlem. Elle, petite Blanche perdue au milieu, elle ne s'était pas sentie hyper à l'aise, mais il n'y avait pas eu de souci. C'était le gros débat : leur imagerie virile, le côté militariste de Public Enemy, ça faisait peur. Et en même temps, ça mobilisait vachement, c'était galvanisant. Moi j'étais déjà bien fan de disques, j'étais dans un truc d'exploration à cette époque. J'ai fait les disquaires, j'ai ramassé tout ce que je pouvais en disques de rap pas trop cher, dont les deux premiers albums du groupe. Dans Public Enemy, il y avait des samples de guitare de Black Sabbath ou Led Zep. Et en même temps, il y avait plein de guitare funky. Je me suis dit que je pourrais aussi changer de registre, que j'allais essayer de nouveaux trucs, faire des effets au niveau du son, travailler sur autre chose que des grosses saturations, ou mélanger un peu les deux comme le faisaient les groupes de fusion, Fishbone, Red Hot Chili Peppers et compagnie. La connexion s'est faite comme ça, musicalement. Y avait déjà eu The Clash qui avait fait le lien avec les graffeurs et des groupes comme Grandmaster Flash & The Furious Five, toute cette scène rap qui en était alors à ses prémices. C'était un truc qui nous parlait. Ce qu'ils avaient déjà fait en Angleterre avec le reggae, ils étaient en train de le refaire aux States avec le rap. »

Virginie

« Le virage hip-hop, je l'ai pris en 1989, parce qu'il y avait un essoufflement dans le punk et le hardcore. Au même moment est sorti le film *Do the Right Thing*, de Spike Lee, qui a vraiment été un délice pour plein d'entre nous. Et Def Jam a sorti la première compilation hip-hop que j'allais acheter, sur laquelle il y avait Run DMG, LL Cool J, Public Enemy. C'est un label qu'on connaissait bien parce qu'ils avaient sortis Slayer, un groupe de métal essentiel, et Beastie Boys, qui appartenaient aussi à notre culture musicale. En 1989, Gilles est revenu des États-Unis avec de grosses baskets blanches et des disques de Public Enemy, Boogie Down Productions, Queen Latifah, Eric B. & Rakim... C'était vraiment un événement, comprendre qu'il y avait plein de types de groupes différents, que c'était toute une scène. Avec la découverte de *Do the Right Thing*, on commençait à comprendre. Mais ces sons-là étaient nouveaux pour moi, il m'a fallu un moment pour me les approprier. C'était loin du punk ! Donc il y avait une éducation à faire. Urban Dance Squad, Limbomania, Living Colour, des groupes de fusion mettaient de la grosse guitare avec d'autres types de musique, notamment du hip-hop. Cette idée de collision, c'était un truc totalement fou. On n'était pas encore sûres de comment on allait réussir cette histoire de flow, mais on a su tout de suite que c'était ce qu'on voulait essayer de faire. »

Caroline

« D'aussi loin que je me souviens, j'ai toujours été une fille, donc féministe. Dès le générique de *Do the Right Thing*, il y avait cette nana[†] qui était assez virile, qui dansait avec des gants de boxe et qui avait l'air en colère : une guerrière ! Et le morceau "Fight the Power", c'était vraiment un uppercut. C'était violent et ça restait dans la tête. Après, je suis allée rechercher la bande son du film et j'ai découvert Flavor Flav qui faisait le con en pyjama avec son horloge autour du cou. Je me baladais en blouse de ménage sur un short cycliste. Je trouvais marrant de casser les codes vestimentaires, et, pour nous aussi, c'était l'heure de la révolte ! Dans les groupes rap de l'époque, l'image des femmes n'était

[†] Il s'agit de l'actrice Rosie Perez qui joue Tina, son premier rôle au cinéma.

91

194



195

196



ÉPILOGUE

Ensuite, Gilles et Juan ont joué dans d'autres formations. Virginie est partie à Paris et a rencontré un succès phénoménal à partir de la publication de *Boise-moi*, son premier roman. Juan imitait souvent la gamine du film *L'Exorciste* qui braillait cette expression avec une voix déformée pour tester les micros. Elle enchaîne depuis les livres et les films et est une autrice et réalisatrice reconnue. Chérif a poursuivi son aventure dans le hip-hop, entre production musicale et DJing. Tuyauté par Virginie, il a déménagé le Cool K dans l'ancien local de Gougnaffland en 1992, puis lancé le Schmoove Bar – d'après un tube des Fu-Schnickens – avec Marco en 1994. Quelques années plus tard, Marco est devenu l'un des pionniers de la scène slam lyonnaise. MC a continué à jouer dans son coin, sans besoin de reconnaissance, et avec Sen2 ils ont transmis leur passion du graffiti à de nouveaux TWA, au premier rang desquels Nordine « Don ». Hashan est allé de plus en plus mal, sans que personne ne puisse l'aider. Certains danseurs ont fait des allers-retours en prison, et on a fini par les perdre de vue. Rock Cee est toujours DJ, mais à Strasbourg où il a aussi connu une belle carrière dans la radio. Moi, j'enseigne aux petits, j'écris des romans, je retrouve parfois des petites scènes pour des lectures ou du stand-up et je harcèle mon fils qui écoute du rap pour qu'il apprécie Straight Royeur à sa juste valeur – même s'il préfère Médine, Youssoupha et Ninho.

Presque trente ans plus tard, Karim détérre notre première cassette et décide de s'intéresser au « premier groupe de punk rap féministe en France », et j'en suis flattée. En parallèle, Virginie, Gilles et moi publions notre premier vinyle chez Dangerhouse Skylab, qui regroupe les six titres enregistrés par Karacas, en 1992, avec un coupon de téléchargement de ces six morceaux et de sept autres, démos et lives⁷. Parce qu'on est maintenant tous convaincus, comme Virginie à l'époque, qu'on tenait un beau projet, bien sûr. Mais aussi parce qu'à travers Straight Royeur, un peu de la turbulence punk et de l'épopée rap s'entrechoquent, jetant au passage les éclats d'une révolution féministe dans la musique qui reste à accomplir.

⁷ Straight Royeur: Fear of a Feminist Planet, Dangerhouse Skylab, 2016.

197